

Un palace-hôtel en 1825

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **62 (1924)**

Heft 35

PDF erstellt am: **14.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-218964>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

UN PALACE-HOTEL EN 1825

On lit dans un journal de l'époque la curieuse annonce que voici :

Le château de Wolfburg, si admirablement situé, dans le canton de Thurgovie (Suisse) continue de recevoir des étrangers. Cet établissement ne laisse rien à désirer, logements agréables, cuisine française, salon de réunion, promenades délicieuses, lecture des journaux, jouissance du billard et autres jeux d'agrément, ainsi que le plaisir d'une très-belle chasse. On peut y être en pension par mois, mais pas moins de quelques semaines, à raison de 300 fr. par mois tout compris, et 75 fr. par mois pour un domestique. L'ordinaire de l'établissement est ainsi réglé : à dix heures, déjeuner à la fourchette, thé ou café ; à cinq heures, dîner à deux services, dessert, vin, café et liqueur ; à neuf heures, thé au salon. Dans l'espace de deux journées, en montant sur le bateau à vapeur de Constance, «pays de Bade», on peut aller dîner à Rorschach, « Suisse », goûter à Brégenz, « Autriche », déjeuner à Lindau, « Bavière », visiter Friedrichshaven, « Wurtemberg » et revenir coucher au Wolfberg, et ainsi en deux jours, on peut se reposer dans un empire, deux royaumes, un grand-duché et une république. Pour se faire une idée de la vue du château, on y aperçoit et on peut y compter deux lacs, 55 villes, bourgs ou villages. S'adresser pour location des appartements etc., au Wolfberg, à M. Lehmann, régisseur de l'établissement.

L'INVITATION



VOYONS Charles ! il te faut venir nous trouver un dimanche ?

— Entendu !

— Entendu, entendu ! mais quand ? Voilà au moins la troisième fois que tu me promets et n'es jamais venu.

— Tu sais, je suis marié ; je me fais vieux et je n'aime plus sortir sans ma femme.

— Eh ! bien, venez les deux. C'est bien le diable si à dîner il n'y a pas assez de place.

— Je te remercie beaucoup, mon cher Louis. Mais nous avons encore notre dernière à la maison. Elle a dix-huit ans ; on n'ose pas tant la laisser seule.

— Dix-huit ans ? Je sais ce que c'est. A cet âge, il y en a qui sont terribles. Venez les trois ! On mettra une assiette de plus ; ce n'est pas une affaire.

— Ta femme ne fera pas la grimace ?

— Ma femme ? Quelle idée ! Elle sera enchantée de babiller avec la tienne et de faire connaissance. De plus accueillante, vois-tu, comme il n'y en a pas.

— S'il fait beau dimanche, ça te va ?

— Va comme il est dit ! dimanche, s'il fait beau.

— Entendu ! Mais je ne sais trop où tu as planté ta carrée ; il te faudrait avoir l'obligeance de venir nous attendre au tram ?

— A quelle heure ? à dix heures quinze ?

— A dix heures quinze, parfaitement.

— Parfaitement ! On va te préparer un dîner de Conseiller fédéral ! !

Les deux amis se serrèrent cordialement la main et s'en furent chacun de son côté.

Ce n'était pas de vieux amis dans le sens qu'on donne ordinairement à ce titre. Ils avaient fait connaissance quelques années auparavant, à l'occasion de leur cinquantaine, fêtée en commun par les soixantistes de notre bonne ville de Lausanne. Quelques amitiés tardives s'étaient nouées subitement, le verre en main, entre deux chansons ; amitiés d'autant plus chaudes et vigoureuses qu'elles suscitaient, à moins cinq, un regain de vie et d'imprévu. Il n'est pas loisible à chacun de dire comme l'abbé de Maucroix, à quatre-vingts-deux ans :

*Chaque jour est un bien que du ciel je reçois ;
Je jouis aujourd'hui de celui qu'il me donne ;
Il n'appartient pas plus aux jeunes qu'à moi
Et celui de demain n'appartient à personne.*

Nos soixantistes connaissent-ils ce charmant quatrain du vieil abbé ? à la fois si grave et réconfortant ? Quoi qu'il en soit, nos deux personnages, bien qu'ils fussent mariés, pères et pères-grands, entendaient, jusqu'au bout, prendre la vie du bon côté, grâce au coin de folie juvénile qui subsiste dans les esprits bien équilibrés.

Au tram, le dimanche suivant, pas plus de Louis que de Conseiller fédéral.

— Il est poli, ton ami, observe Mme Dubois, avec un sourire, d'une politesse exquise.

— Il est peut-être de cuisine, maman, pour nous faire fête ! suggéra Mlle Claire amusée par cet accroc imprévu.

Dubois alla aux renseignements, en face, à l'Ecusson vaudois. Il en revint aussitôt et dit joyeusement :

— Allons, mes enfants, en route !

Il indiqua du geste un chemin vicinal gravissant le coteau à travers les prés.

— En prenant par ici, nous serons, dans vingt minutes, chez cet excellent ami Lugrin ; il n'y a donc pas de quoi se désoler.

Le temps n'était pas très sûr. Des groupes de nuages couraient au zénith, de l'ouest à l'est ; d'autres sur la périphérie, demeuraient immobiles, menaçants.

— Nous pourrions bien avoir du bouillon avant midi, pronostiqua Mme Dubois en jetant un regard inquiet sur la fraîche toilette de sa progéniture.

— Voilà pourquoi l'ami de papa n'est pas venu nous attendre, dit la malicieuse fille ; il aura craint d'avoir les pieds mouillés.

Cette supposition en fit naître une telle joyeuse ribambelle, qu'ils arrivèrent devant la maison Lugrin sans que le sujet fut épuisé.

— Pourvu qu'il ne soit pas mort, conclut Dubois, le reste est sans importance.

Ils s'arrêtèrent, hésitants, perplexes.

L'aspect de cette demeure foraine révélait une honnête aisance. Murs propres, bien crépis, volets d'un vert brillant, rideaux blancs aux fenêtres, géraniums sur les tablettes, abords en ordre parfait, fumier cossu, bien peigné, jardin bordé de groseillers rougissants ; tout cet ensemble parlait de confiance et de travail. Ni gens, ni chat, ni poule en vue. Au milieu d'un bois, avec un peu d'imagination, on eût pu se croire devant le château de la Belle au Bois-dormant.

— Ce n'est pourtant pas la ferme enchantée, murmura Dubois. On va voir si tout le monde est encore au lit !

D'un pas décidé, il entra dans l'allée, colère et confus de tant d'imprévu, suivi à petits pas de ses compagnes. Il heurta à la porte du fond qui s'ouvrit. Une femme dans la cinquantaine, grisonnante, plutôt hérissée, en casaque bleue et tablier de serpillière, apparut.

— Pardon, madame, dit Dubois en se découvrant, c'est bien ici que demeure Louis Lugrin ?

Pour toute réponse, la dame tourna les talons et s'en fut, laissant la porte ouverte et lançant un mot clair et net comme un appel de clairon :

— Louis !

— Allons-nous-en ! Charles, souffla Mme Dubois à l'oreille de son époux.

— Non, ma chère, j'adore l'imprévu ; et nous sommes servis...

Louis arrivait en tenue d'écurie.

— Pardi ! c'est cet ami Dubois ! Quelle bonne surprise !

Il tendit la main sans enthousiasme, s'effaça et reprit :

— Entre !... Entrez, madame !... entrez, mademoiselle !

La cuisine où ils entrèrent était vaste et claire. Tournant le dos, debout devant l'évier, madame avait repris sa besogne avec des mouvements si vifs qu'il semblait en jaillir des éclairs. L'ami Lugrin avança des sièges autour de la table.

— Prenez place !

On s'assit.

— Vous m'excuserez, continua-t-il, en fai-

sant du regard, à chaque phrase, le tour de son auditoire ; on est rentré tard, hier ; et, ce matin, j'ai dû faire des écritures que je renvoyais depuis huit jours. Vous devez avoir soif. On va vite boire un verre et vous irez faire un petit tour pendant que je m'habille. Qu'en dites-vous, madame ? Et vous, mademoiselle ? Marie ! dit-il en élevant la voix pour se faire entendre de l'intrépide ménagère ; Marie, va nous chercher une bouteille ; du blanc, n'est-ce pas, ma chérie ?

Sans souffler mot, la ménagère descendit en deux sauts à la cave, prit des verres sur le ratelier, les distribua à la volée, posa la bouteille devant les invités et regagna son évier avec la rapidité tourbillonnante d'un vent de carrefour ; tellement, que personne n'eut le temps de glisser un mot pendant ces opérations diverses. Les visiteurs en étaient, à la fois, ahuris et émerveillés. Ce n'est pas Mme Dubois qui eut pu jongler ainsi avec de la verrerie sans faire de la casse. Mademoiselle non plus, d'ailleurs !

Du seuil de sa maison, l'hôte indiqua l'itinéraire du « petit tour » à ses visiteurs :

— Vous voyez cette haie, là-bas ? à une portée de fusil ? J'y ai vu ces jours toute une nite de fraises. Un peu plus loin, au bord du rio, il y a des campanules, des panacées, des otopètres de quoi faire un bouquet aussi gros, oui, madame, que le Tilleul de Morat, à Fribourg. Le temps se remet au beau ; tout à fait. Allons ; au revoir ! Dans vingt minutes, je vous rejoins.

Il lui en fallut trente, pour s'habiller en député campagnard et rejoindre ses visiteurs. Claire tenait un mignon bouquet de fraises, la maman une opulente gerbe de fleurs et le papa un plat de mousserons dans un mouchoir de poche.

— Chacun a trouvé son affaire, remarqua Lugrin franchement cordial, cette fois ; tant mieux ! Allons dîner, la table est mise !

— Merci mille fois, monsieur Lugrin, dit Mme Dubois prise de scrupules, nous causerions trop d'embaras à votre charmante femme ; nous irons tout simplement manger la soupe à l'Ecusson vaudois.

— Il ne manquerait plus que ça ! s'exclama-t-il indigné.

Puis se tournant vers l'ami Charles :

— Tu ne feras pas cet affront à ma femme, hein ? mon vieux ! Elle se réjouit de vous régaler ; elle nous a fait un vrai dîner de Conseiller fédéral !

— Merci beaucoup ; mais...

— N'y a pas de mais !

Sur cet argument sans réplique, il attrapa le bras de Claire et prit les devants d'un pas de grenadier.

Bon gré, mal gré, il fallut suivre.

Dans la cuisine, grande affluence : la fille aînée de la maison avec son époux et son marmot, la seconde fille, les fils et le domestique ; onze couverts, une belle table ! Présentations, compliments mutuels et l'on se mit à table. Entre les dames, la conversation devint bientôt animée, confidentielle, sympathique et générale ; grâce à ce point de départ commun à toutes les mères : le marmot ; sujet inépuisable et toujours actuel. Le sexe fort en était réduit à opiner du bonnet.

— Tu ne dis rien ? demanda Lugrin à son vieux Charles.

— Je n'ai pas le temps.

— Tu n'as pas le temps, farceur ?

— Non. Je me régale ; après, on verra.

C'était vrai. Saucisson et palette fumées exquis, légume excellent ; c'était le cas, ou jamais de se régaler. L'intrépide ménagère avait bien fait les choses ; plus d'un Conseiller fédéral, le grand Louis en tête, s'en fût purléché les babines. Les cœurs sont bien près de s'entendre quand les voix ont fraternisé a dit un poète ; on en peut dire autant des fourchettes.

L'après-midi se passa gaîment, dans une douce cordialité. Mme Lugrin, de l'avis de Mme Dubois, gagnait beaucoup à être connue. Au moment du départ, les esprits étaient comme le